

conduite ferme et digne auprès de la Cour de Madrid où il plaida plus tard la cause des noirs et décida l'Espagne à s'associer à la répression de la traite. Lord Clarendon, car c'est le nom sous lequel il est connu, surtout depuis 1840, était un des plus fermes soutiens du parti whig et chaque fois que ce parti vint au pouvoir, on le voit occuper les plus brillantes positions. C'est ainsi qu'en 1840 on le trouve Lord Grand Chancelier puis Lord Lieutenant d'Irlande en 1847, enfin Ministre des Affaires Étrangères sous Lord Russell et Lord Palmerston. Ces différents postes élevés où il a su se maintenir, il les a dû à une grande habileté, et à sa conduite ferme et digne dans les affaires d'État ce qui n'exclut pas en lui beaucoup de prudence et d'humanité. Lord Clarendon était membre du Conseil Privé de Sa Majesté et Chevalier de la Jarretière depuis 1849.

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— *Ce qu'a fait l'École du Soir.* — Dans un précédent numéro nous avons fait connaître l'ouverture des classes du soir sous la direction de la Société St. Vincent de Paul de cette ville : nous donnons aujourd'hui l'extrait suivant d'un rapport du Président de l'Œuvre de l'École du Soir qui constate le succès obtenu par cette école.

« Le 3 Décembre 1868, jour annoncé pour l'ouverture des classes, une foule compacte d'aspirants se pressait aux portes : les salles étaient remplies. Si grande était l'assistance que de toute nécessité il fallait faire un choix (500 et davantage se présentaient). Il fut décidé que ceux-là seuls seraient admis qui n'auraient pas moins de 18 ans et pas plus de 25 ans, et encore entre ces deux âges ceux qui fréquentaient les classes du jour étaient exclus. Force fut à un grand nombre de se retirer. La mesure était sage : il nous en resta un aussi grand nombre que nos classes pouvaient en contenir. Il nous fallut cependant faire confectionner de nouvelles tables et de nouveaux bancs. Le lendemain, les classes commencèrent à fonctionner régulièrement.

« Nous divisons les élèves, suivant leur capacité, en quatre catégories. Dans la première, qui est celle des plus avancés, on enseigne la tenue des livres et l'arithmétique en français et en anglais, dictée anglaise avec traduction en français, conversation anglaise, quelques notions de géométrie, de genre épistolaire, etc., enfin les différentes branches de l'éducation commerciale.

« Dans la seconde division, les matières sont les mêmes, mais les élèves sont moins avancés, et on insiste davantage sur l'enseignement de la langue anglaise.

« La troisième classe est celle de la lecture française et anglaise, conversation anglaise, éléments d'arithmétique, calligraphie, etc.

« La quatrième renferme tous les élèves qui ne savent pas ou savent à peine lire ou écrire.

« Dans ces quatre classes l'enseignement est oral et ne nécessite de livres que ceux de lecture ; dans les 3e et 4e classes, cet enseignement n'exige pas non plus d'études préparatoires aux classes, condition bien nécessaire pour nos jeunes gens occupés du matin au soir, les uns derrière un comptoir, les autres dans un atelier ou dans une boutique et qui n'ont à donner à l'étude d'autre temps que celui de la classe. Ces quatre divisions ont en chacune leur professeur, et disons-le immédiatement, jamais professeurs n'ont mieux rempli leur tâche. La Providence nous a généreusement servis pendant les deux ans qui viennent de s'écouler ; aussi laissons-nous d'ajouter que la plupart étaient membres de la société de Saint Vincent de Paul et nous ne nous étonnerons pas d'avoir rencontré en eux tout ce qui fait le bon, l'excellent professeur : science, habileté, patience, douceur, charité, tout ce qui, en un mot, instruit l'élève en l'attachant à son maître et en captant son estime et sa confiance. C'est un fait étonnant que parmi ces centaines de jeunes gens réunis de tous les quartiers de la ville et pris dans toutes les conditions, il n'ait pas été entendu une parole médisante ou de murmure contre les professeurs, encore moins contre le Directeur. Partout et toujours, le respect, la soumission et la bonne tenue des élèves nous a étonnés. Un fait à l'appui de cet avis : un soir le Directeur faisait une lecture après la classe, cent élèves environ étaient présents lorsque tout-à-coup un accident dans le système d'éclairage, nous prive de lumière et nous laisse dans l'obscurité complète. Nous nous attendions à quelque désagrément, à quelque démonstration, non de calcul ni de malice, mais de légèreté, et la fait en fait été pardonnable. Cependant, le Directeur se contenta de dire : « Allons, mes jeunes gens, c'est dire assez haut que nous en avons fini pour ce soir, veuillez demeurer chacun à vos places ; nous allons faire de la lumière et nous retirer. » Un silence parfait règne dans la salle ; quelques minutes après, une lampe était allumée et la foule des élèves s'écoulaient lentement et en silence. Ce fait, de peu d'importance en soi, donne à tout homme qui se rappelle encore son jeune âge, ce que sont nos jeunes gens, quel est leur esprit et ce que l'on peut attendre d'eux.

« La classe se prolonge jusqu'à 9 heures et dure, par conséquent, deux heures. Alors a lieu dans chaque classe la prière du soir faite par le professeur ; à quiconque connaît les jeunes gens, ce chapitre du règlement

des classes paraît sage et de la dernière importance. Après cela, chacun se retire s'il le juge à propos. Cependant le Directeur demeure dans une salle, dans laquelle ceux qui ont le loisir peuvent rester, et généralement c'est le plus grand nombre. Pendant un quart d'heure, on parcourt les journaux que les Éditeurs des feuilles canadiennes nous ont fait le plaisir et l'honneur de nous adresser gratuitement, puis Monsieur le Directeur fait une instruction religieuse ou amicale, ou une lecture qui se prolonge souvent jusque vers les dix heures. Souvent aussi on y fera de la controverse sur les sujets ordinairement rebattus par nos frères séparés au milieu desquels vivent les jeunes gens de nos villes et qu'ils entendent, pour ainsi dire, tous les jours. Rien de plus fructueux que ces entretiens ; aussi tous sont avides de cette manière agréable de s'instruire, et ceux-là seuls qui sont dans la stricte obligation de partir, s'éloignent, mais à regret.

« Comme nous l'avons dit, plusieurs de nos professeurs sont membres de la Société de Saint Vincent de Paul, et même l'un d'entre eux est président d'une conférence ; ceci nécessitait des absences de leur part, mais ces absences mêmes ont été mises à profit. Il manquait une partie importante dans nos classes ; cette partie était la théorie, les principes d'une bonne éducation. Le jeudi, de 7 à 8 heures, a été la classe consacrée à cet objet. Toutes les classes se réunissaient en une seule et notre directeur a bien voulu donner lui-même ce cours de politesse ou de bonne éducation. Mais, Monsieur le Président, ne vous alarmez pas en entendant parler d'un cours de politesse, ce cours n'a pas eu tant pour objet l'étiquette du salon, de la rue, de la soirée, que cette bonne, franche et sincère politesse qui repose sur les solides et chrétiennes qualités du cœur et du caractère, qui nécessitent non seulement des belles manières, ce dont même un homme léger est capable, mais une vertu solide. Cependant les usages plausibles du monde n'ont pas été négligés. Tous les jeudis nous apportait un nouvel étonnement à la vue de l'empressement et de l'attention des élèves et même de quelques étrangers attirés par ce cours de politesse. Espérons qu'il produira des fruits.

« Les avantages d'une bibliothèque sont incontestables. Des livres, si peu nombreux qu'ils soient, quand ils sont bien choisis, permettent à la jeunesse de s'instruire en s'amusant, d'étendre ses connaissances tout en se récréant. On a donc commencé à former ce qu'on pourrait appeler un noyau de bibliothèque, et on passe aux élèves des volumes qu'ils apportent dans leurs familles pour occuper leurs heures de loisir. Les quelques ouvrages que nous possédons déjà sont dus à la générosité de plusieurs citoyens de la ville, et nous osons espérer qu'un si bel exemple ne manquera pas d'être suivi. Tant d'efforts sont faits tous les jours par l'esprit du mal pour porter sur tous les points du globe le souille empesté des doctrines perverses par la voie des mauvais livres, des romans, etc., des feuilletons, des journaux, etc., tant de malheureux jeunes gens doivent leur perte à de mauvaises lectures, il est donc nécessaire de leur donner un antidote à ce mal, il faut donc leur procurer les plaisirs et les charmes de la lecture, tout en les éloignant des dangers qu'elle peut leur offrir. Cette œuvre de la bibliothèque devra donc grandir. Aussi elle aura toute notre attention.

« Telle a été l'école dans ses jours ordinaires, mais elle a eu ses jours extraordinaires, ses jours de bonheur que nous sommes heureux et honorés de rappeler, car ils ont été un puissant encouragement pour les élèves et pour nous. Parmi ces jours fortunés, le premier entre tous est le 15 décembre 1868. Ce soir-là, l'école avait revêtu ses habits de fête, la joie régnait dans tous les cours et rayonnait sur tous les visages. Mgr. l'Archevêque, qui nous avait puissamment encouragés à la naissance de l'œuvre qu'il avait bûnie de tout son cœur, voulait encore bénir nos élèves en personne. Sa Grandeur se rendait donc à nos désirs en visitant nos classes et elle encouragea nos élèves par ces paroles si pleines d'unction et de bonté que Sa Grandeur sait toujours trouver dans son cœur paternel et qui vont à l'âme. Monseigneur remercia les élèves des paroles de bienvenue qui lui furent adressées ainsi qu'aux messieurs qui l'accompagnaient, et témoigna son plaisir et son bonheur de voir un si grand nombre de jeunes gens de la ville de Québec comprendre le prix de l'éducation et être avides d'instruction. Les bons conseils à nos jeunes amis ne firent pas défaut et ils en ont conservé un précieux souvenir. Sa Grandeur était accompagnée de Messieurs le grand-vicaire Cazeau, le curé de St. Roch, le Supérieur du Collège de Sainte Anne de plusieurs Messieurs de l'Archevêché, du Séminaire et de curés de la campagne. C'est le premier grand jour de fête de l'École du Soir, ce ne devait pas être le dernier. Le 19 janvier 1869 nous fûmes honorés de la visite de Messieurs le Recteur de l'Université-Laval, le Directeur et plusieurs membres du Petit Séminaire de Québec. Ces Messieurs visitèrent les classes en détail, et M. le Recteur, après avoir félicité les jeunes gens de leur assiduité et de leur bonne tenue, leur parla de l'importance de l'instruction et leur montra dans l'avenir un état prospère, n'importe dans quelle situation la Providence daignerait les appeler, comme prix d'une instruction solide, d'une énergie soutenue et d'une conduite irréprochable. Enfin, M. le Recteur mit le comble à ses bontés, en invitant les Professeurs et les Elèves de l'École à une séance musicale et littéraire qui serait donnée spécialement pour eux dans la Grande Salle de l'Université. C'est le 22 du mois de février au soir que nous nous rendions à l'honorable invitation de M. le Recteur. Cette fois, M. le Président, nous pouvons vous assurer que pas un élève ne manquait à son poste, aussi celui qui eût été absent eût perdu beaucoup. Messieurs les Elèves du Séminaire voulurent bien faire les honneurs de la soirée ;